

## **"Quiero vivir"**

Les enfants des rues de La Paz ressemblent à tous leurs concitoyens d'infortune de la planète : ils ont fui leurs familles, quand celles-ci ne les ont pas rejetés, ils sont à la merci de toutes les agressions, de toutes les addictions. On les rencontre dans ce documentaire, alors qu'ils gravitent autour de l'ONG Enda, qui a ouvert dans la capitale bolivienne des maisons où ils sont accueillis, logés, nourris. Leurs histoires s'additionnent de façon brute, mais elles sont recueillies avec assez de délicatesse pour que ces adolescents et ces enfants deviennent plus qu'une collection de cas sociaux, des personnages.

A ce film né dans la difficulté, l'histoire fait une fleur. Les jeunes gens de *Quiero vivir* viennent presque tous du quartier d'El Alto, le chaudron social dont est sorti le mouvement populaire qui a porté au pouvoir le nouveau président bolivien, Evo Morales. En toile de fond des tribulations des enfants, on devine la crise qui enfle, les personnages se retrouvent dans les manifestations qui ont paralysé La Paz, et le film offre une perspective inattendue sur le processus qui a bouleversé la Bolivie.

**Thomas Sotinel**

## Muriel Brener, la passion des autres

Armelle Héliot

12 juin 2006, (Rubrique Culture)

---

**Elle était comédienne. Elle est devenue documentariste. Elle a rapporté de Bolivie un film qui donne la parole aux jeunes et qu'elle a produit en se battant.**



*QUIERO vivir.* Je veux vivre. Simple et clair. Vivre. Tenir. Surmonter les difficultés de chaque jour. Survivre, évidemment, car quotidiennement il faut se battre, déployer de surhumains efforts pour simplement survivre. Les enfants, les adolescents qui sont au coeur du film de Muriel Brener l'expérimentent à chaque instant de leur vie. *Quiero vivir*, c'est le titre de ce film, document ultrasensible, original, sans concession, presque sévère, résultat de l'engagement sans faille d'une jeune femme énergique et altruiste, Muriel Brener.

Un documentaire pas comme les autres tourné il y a deux ans en Bolivie, dans un bidonville immense qui s'est développé au-dessus de la capitale, La Paz. Entrepris sans autre injonction que celle de la conscience de la réalisatrice, son intime conviction, ce film n'est pas destiné à une large sortie. C'est même un miracle, autant le dire d'emblée, qu'on puisse enfin le voir. Au Latina, salle d'excellence de la rue du Temple, petit cinéma où l'on n'a que de bons souvenirs, Sylvia Balea, son actuelle directrice, a pris la décision de le sortir. Un geste formidable et qui récompense l'abnégation et l'entêtement de Muriel Brener.

On la connaissait depuis pas mal de temps. Comédienne. Elle est de la promo 92 du Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Stuart Seide, Jean-Pierre Vincent, notamment. De bonnes classes pour une jolie et sensible personne, qui avait débuté au cinéma à 20 ans dans *Corentin* de Jean Marbeuf. Suzy Vatinet, son agent, hélas décédée en 1997, serait fière du parcours de Muriel Brener. Elle aurait pu continuer, Muriel. Elle avait joué, auprès de Pierre Cassignard, une délicieuse Rosaura dans *Les Jumeaux vénitiens* de Carlo Goldoni, mise en scène de Gildas Bourdet. «*Mais cela ne me suffisait pas*, dit-elle aujourd'hui, discrète, modeste. *Depuis toujours je m'intéressais à tout ce qui touche à l'humanaire et je cherchais une manière de m'investir, d'être utile.*»

Muriel Brener, dont la famille est d'origine juive polonaise – les grands-parents ont été déportés –, a toujours eu souci des autres. «*Cela passe aussi par un intérêt très profond pour la psychanalyse*», explique-t-elle, souriant.

## Le magnifique témoignage des Indiens Aymaras

Cette jolie brune au teint clair, fine et frêle, sait qu'aujourd'hui, une des meilleures manières de témoigner est de rapporter des images. *«J'ai pu suivre une formation de cameraman dans le cadre d'un stage de formation continue et j'ai rencontré un chef opérateur, François Paillieux, qui m'a prêté du matériel pour mon premier film, un 28 minutes consacré à un comédien, Thomas Cousseau, qui fait des lectures à l'hôpital.»* Elle a financé elle-même ce premier essai intitulé *C'est pour moi que je fais ça* et qui, dit-elle, lui a servi de *«carte de visite»*.

C'est à l'Afrique que Muriel Brener s'est longtemps intéressée mais c'est en Amérique du Sud qu'elle s'est arrêtée. *«C'est un peu le hasard des rencontres qui a décidé de mon orientation. J'ai suivi une formation auprès d'une ONG, l'Enda, et j'ai rencontré deux personnes qui s'occupaient de la Bolivie. On m'a proposé de m'emmener là-bas pour travailler et c'est ainsi que j'ai fait mon premier voyage en septembre et octobre 2002.»*

Prise de contact, révélation d'une situation qu'elle était loin d'imaginer. C'est là, elle le sait, à El Alto, dans ce bidonville qui compte un million d'habitants, qu'elle a quelque chose à faire... *«Rentrée en France, j'ai cherché un producteur. En vain. J'ai rassemblé mes économies de quinze ans d'activité de comédienne, et je suis partie en février 2003...»* Le reste, c'est ce que traduit le film. Une empathie, une confiance des jeunes, un sens. *«Je suis comme eux, je déteste le misérabilisme. Je crois à la résilience. Je crois qu'il n'y a pas de fatalité, il y a des conditions économiques, politiques, sociales terribles, mais tout jeune peut espérer autre chose. Ils veulent vivre.»*

A El Alto, au-dessus de La Paz, à 4 100 mètres d'altitude, les jeunes, ils le disent dans le film, ont la vie dure, les jours âpres, les nuits sombres. Drogue, violences de toutes sortes, pauvreté. Abandon. Ils parlent de leurs parents qui les ont laissés, abandonnés.

Confiés à des proches. Ils s'accrochent aux frères, aux soeurs. C'est magnifique d'entendre ces jeunes aux beaux visages d'Indiens Aymaras témoigner de leur vie, du travail, du sens de la responsabilité, de leurs engagements. Muriel Brener est devenue leur grande soeur dans un respect réciproque qui fait réfléchir et reconforte. Avec des amis, impliqués comme elle, une association est née. Une petite flamme.

Un documentaire de Muriel Brener. Sortie nationale, le 14 juin, Cinéma Le Latina, 20, rue du Temple, 75004 Paris.

En Concert à La Maroquinerie avec les groupes La Flor del Fango et Kolo, le 16 juin, à 19 h 30. Les bénéficiaires iront à l'association Jovenes Persiguindo Sueños, 23, rue Boyer, 75020 Paris. n Tous renseignements complémentaires sur : <http://quierovivir.free.fr>



# Le Carnaval

91<sup>e</sup> ANNÉE — N° 4468 — 14 juin 2006 — 1,20 €

Antilles-Reunion-Guyane 1,80 € - Bé

*Les films qu'on peut voir  
cette semaine*

## Quiero vivir

Avec Eyo Morales, un Indien est pour la première fois président de la République de Bolivie. Dans la rue, les gosses cireurs de chaussures se mettent des cagoules pour éviter la honte ou cacher qu'ils sont... des filles. La réalisatrice Muriel Brener a conquis la confiance de ces jeunes crève-la-faim et les a interviewés.

Un documentaire poignant qui donne envie de ne plus voir le petit peuple dans la rue. —  
**F.P.**

ont 1,60 € - Italie 1,80 € - Côte d'Ivoire, Gabon



# CHARLIE HEBDO

2€

NUMÉRO SPÉCIAL

## > DOCU

### Dickens en Bolivie « QUIERO VIVIR » de Muriel Brener

Pour son premier documentaire, Muriel Brener voulait réaliser un film sur la Bolivie. Elle choisit donc de raconter ce pays à travers le regard et la parole d'enfants perdus, sans famille ni toit: à travers la voix de « sans-paroles ». Ces enfants, elle les a trouvés dans El Alto, un bidonville qui a émergé à la périphérie de La Paz dans le milieu des années 1980, au moment où arrivèrent en masse paysans sans terre et mineurs réduits au chômage à la suite du démantèlement de la Corporation minière de Bolivie. Tous étaient venus chercher for-

tune en ville. El Alto compte aujourd'hui 1 million d'habitants. Personne n'y a jamais fait fortune. Argentant le dédale des rues dessinées au gré d'habitations de fortune et hautes par des SDF, Muriel Brener fait ce constat: les sans-logis qu'elle rencontre sur son chemin sont, pour la plupart, des enfants qui, sem- blables à des fantômes, le visage masqué, cherchent à gagner un peu d'argent en s'improvisant cirqueurs ou vendeurs à la criée. Quand ils ne s'effondrent pas sur le pavé, abrutis d'alcool...

Elle suit plus précisément ceux pris en charge par une ONG (Enda), les seuls qui puissent faire tomber les masques et avouer qu'ils se dissimulent pour se protéger de viol, d'enlèvements et de violences de toutes sortes. Tous entre cinq et vingt ans, ils racontent leur vie. L'une, violée et enceinte, ne

peut retourner chez sa mère malade qui n'a pas de quoi la faire vivre, un autre cherche à faire des études mais n'a pas les moyens, car dans ce pays de corruption, tout s'achète, le bac compris, même si on a réussi ses examens... « Nous sommes dans un pays où, entre treize et quatorze ans, la plupart des enfants considèrent leur vie brisée et souhaitent mourir », constate un éducateur. Ces gamins, cependant, témoignent aussi de la réalité politique de leur pays. Ils dénoncent le clivage raciste et social de leur société, avec d'un côté les Indiens, qui représentent 77 % de la population, privés de droit et de parole, et de l'autre les riches exploitants et propriétaires, tous blancs. Ils stigmatisent l'absence de redistribution des richesses entre les régions de Santa Cruz et le reste du pays, totalement laissé à l'abandon. Leurs études, ils les conçoivent comme le seul moyen à leur portée de contribuer à la modernisation d'un pays resté dans un état de sous-développement extrême. En 2003, lors de la révolte sanglante qui éclata à la suite de l'instauration par l'État d'un impôt pour combler la dette publique, ils étaient de toutes les manifestations. C'est à la suite d'une de ces révoltes qu'Evo Morales, premier président indien, a été porté au pouvoir. Son programme: nationalisation du gaz, redistribution des terres...

#### MARIANNE DAUTREY

- *Quiero vivir*, en salles le 14 juin. À Paris, au cinéma Le Latna, 20, rue du Temple.
- Concert organisé au profit de l'association créée par Muriel Brener pour soutenir les enfants de Bolivie, le 16 juin à 19h30 à la Mauguerie, 23, rue Boyer, 75020 Paris.



# PARIS MATCH

## QUIERO VIVIR

De Muriel Brenner

Cireurs de chaussures encagoulés, ou vendeurs de bonbons, des milliers de gosses tentent de survivre dans les rues de La Paz, la capitale bolivienne. C'est là que Muriel Brenner a posé avec tact sa caméra afin de témoigner des destins tragiques de ces enfants abandonnés à leur propre sort. Il lui a fallu plusieurs semaines avant de se faire accepter et de devenir leur confidente. Sans jouer la carte du misérabilisme, la réalisatrice nous livre les portraits d'adolescents attachants que la rue n'a pas réussi à déshumaniser. Au contraire, ces mômes, sans père ni mère, connaissent le vrai prix de l'amour, cette denrée si rare. Muriel Brenner ne se borne pas à boucler son reportage comme une touriste fermerait ses valises, elle s'est in-

vestie dans cette cause au point de devenir la présidente de l'association Jovenes Persiguiendo Sueños (Jeunes poursuivant des rêves). En guise de générique de fin, elle nous rappelle que, sur notre planète, 120 millions de mineurs sont livrés à eux-mêmes... dont 40 000 en France. A.S.





Article paru le 15 juin 2006

**Muriel Brener, « Quiero vivir »**

## Dame de cœur

Elle a longtemps cru devenir comédienne. Quelques films, quelques flops et un manque d'ambition manifeste des réalisateurs à son endroit l'ont un jour détournée du métier. *«J'aurais voulu tourner dans un Ken Loach ou un Almodovar, dit-elle. Mais on ne me proposait que des rôles de jeunes filles effarouchées ou des sitcoms idiots. Je me suis lassée.»*

Entre deux rôles, Muriel Brener cultive son jardin secret. Elle a deux passions : l'humanitaire et la psychanalyse. Elle fait des stages de formation dans des ONG, s'allonge sur le divan, resonge à son premier amour, le cinéma, et décide finalement qu'elle continuera de mettre de son énergie dans l'image.

Oui, mais de l'autre côté de la caméra.

Elle sera réalisatrice de documentaires. Début 2000, elle tourne un moyen métrage, *«C'est pour moi que je fais ça»*, sur les lectures poignantes que fait Thomas Cousseau, un comédien de ses amis, dans un hôpital où les gens sont en fin de vie. *« Je l'ai financé toute seule. Pas de producteur, pas de distributeur : personne ne l'a vu. »* Du moins le film lui sert-il de carte de visite pour le suivant, un long qu'elle souhaiterait tourner en Ethiopie. Enda, une ONG de son quartier, l'accueille pour qu'elle puisse écrire son scénario. Elle s'intéresse à leur travail. Commence à se passionner pour ce pays, l'un des plus pauvres du monde et qui compte 77% d'Indiens colonisés. L'air de rien, elle se met à apprendre l'espagnol. *«Un jour, deux des membres de Enda m'ont proposé un billet pour La Paz. Eux-mêmes partaient pour un séjour de quatre jours. J'ai pris une caméra, je pensais faire des repérages durant quelques jours. Je suis restée deux mois là-bas. En rentrant, je n'avais plus qu'une obsession : continuer le travail que j'avais fait avec les ados de l'ONG. Des jeunes brisés dans une misère morale atroce. J'ai cassé ma tirelire – toujours pas de producteur en vue ! – et je suis retournée là-bas. Je voulais leur donner la parole, à eux et à eux seuls. Ouvrir une porte vers l'espoir. La guerre a éclaté une semaine près mon arrivée. Cela n'a pas facilité la réalisation du film mais l'a certainement beaucoup enrichi. Au vu des événements, les jeunes qui se confessaient à moi reprenaient goût à la vie.»*

Monté avec ses propres deniers, le film arrive aujourd'hui au Latina et pour quinze jours grâce à la ténacité de la réalisatrice. Fidèle à ses idées, elle est aujourd'hui présidente d'une association destinée à aider ces jeunes, l'association *Jovenes Persiguiendo Sueños*. Du 15 juin au 8 juillet, elle sera là pour défendre son film lors de six débats. Ne ratez *pas Quiero vivir*, ni son auteur, une jeune femme exceptionnelle à laquelle on souhaite une longue et belle carrière.



# La mort dans l'âme, l'espoir renai

de COURRIER

MARC GUENIAT

**Les rendez-vous:**  
Fonction Cinéma  
(Genève),  
le 19 novembre à 18h,  
Cinéma Belleaux  
(Lausanne),  
le 21 novembre à 21h.

**F**aute de producteurs intéressés par son projet, la cinéaste française Muriel Brenner a pris les devants en finançant elle-même pellicule et billet d'avion pour réaliser son film *Quiero vivir* («Je veux vivre»), présenté à Genève au festival Filmar en America latina. Sac au dos, caméra sur l'épaule, elle atterrit en 2003 à l'aéroport de La Paz pour tourner un documentaire dans un pays qu'elle ne connaît pas.

Dans le bidonville d'El Alto, situé en marge de la capitale bolivienne, Muriel Brenner se focalise sur la Maison Enda. Une ONG qui accueille les enfants issus de la rue pour leur offrir un toit, de la nourriture, l'affection dont ils manquent cruellement, mais aussi un centre de formation. En apprenant un métier (boulanger, menuisier, etc.) ou en se scolarisant, ils ont la possibilité de sortir d'un cercle vicieux composé de petits boulots, de drogue et de violence.

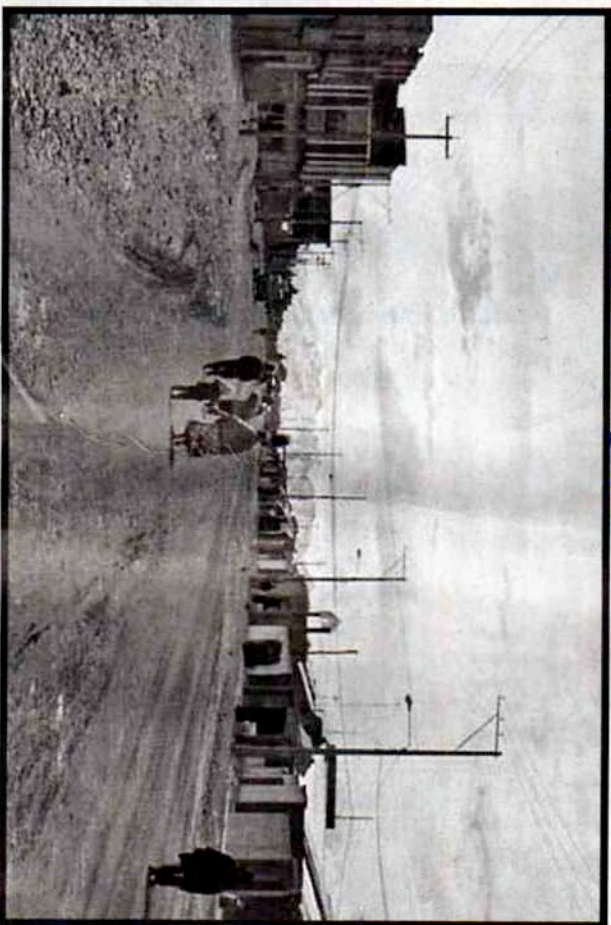
Témoignages poignants et discours construits alternent avec vitalité juvénile et airs de cumbia, dans un cocktail savamment dirigé par Muriel Brenner. Entretien.

## Comment vous est venue l'idée de tourner un documentaire en Bolivie?

**Muriel Brenner:** C'est un concours de circonstances. Je travaillais alors sur un film documentaire relatif à l'Afrique. Plusieurs producteurs m'ont lâchée successivement, et l'un d'eux a même confié mon projet à un autre réalisateur. Puis, j'ai rencontré à Paris des gens de l'ONG qui s'occupe d'Enda. Ils m'ont aussitôt proposé de réaliser un documentaire sur leur travail en Bolivie. Une fois le film terminé, j'ai pu trouver assez aisément un producteur. Heureusement d'ailleurs.

## D'où sont originaires les gens qui s'installent à El Alto?

La fin du tournage a eu lieu en février 2003, au moment où d'importantes émeutes survenaient en Bolivie. Evo Morales a été élu



soudainement cessé leurs activités. Sans emploi, les mineurs ont alors massivement émigré vers La Paz. Comme souvent dans ces cas, les nouveaux arrivants s'agglutinent aux portes de l'agglomération. Ainsi s'est formé El Alto, qui compte désormais un million d'habitants. Remplis d'espoir quant à de meilleurs revenus, les «rurbains» déchantent rapidement et plongent dans un processus de paupérisation, avec ses nombreux corollaires.

## Malgré leur parcours de vie difficile, les jeunes de la maison Enda semblent animés d'une immense vitalité...

— C'est ce qui m'a le plus frappé. Violence, drogue, alcool, éclatement de la sphère familiale constituent autant de fléaux vécus par ces jeunes. Mais j'ai constaté que si on leur tend une perche, s'ils reçoivent un petit coup de pouce du destin, il y a une envie manifeste de transformer ces expériences négatives en énergie positive. Et même si l'opération n'est

d'amour. D'autre part, je ne souhaitais pas sombrer dans le misérabilisme. Je crois qu'est accablant le public de tragédies, celui-ci se détache de l'objet.

## Les jeunes éprouvent-ils des difficultés à réintégrer une communauté régie par des règles, dont le respect est essentiel à son fonctionnement?

— De manière générale, vivre en commun à l'Enda implique deux choses. D'abord, un lien social et affectif, dont tous ont besoin. Ensuite, les jeunes doivent accepter les règles de leur nouvel environnement. Certains peinent à s'y adapter. Ceux qui ne s'y habituent pas retournent souvent dans la rue. Sauf exceptions, leur parcours suit toujours une ligne en dent de scie. D'autres en revanche saisissent leur chance; certains accèdent même à des études universitaires. Ce qui relève du miracle dans un pays où la reproduction sociale des élites est extrêmement importante.

— C'est un angle que j'ai choi jeunes donnent leur point de vue si mêmes. Et je me suis vite aperçue avaient assez de choses à dire pour le film à eux seuls. J'ai travaillé confiance, en prenant beaucoup temps. Pendant quatre mois, en temps, j'étais toujours à leur côté. conde fois, ils m'ont véritableme confiance, car j'avais tenu parole en nant. Or, leur univers est fait de trah de déception.

## Les jeunes sont très lucides quant au contexte de leur situation...

— Malgré des lacunes scolaires dentes, ils ont effectivement de bonnes connaissances sur leur pays de racisme envers leur peuple, les ras, l'histoire de la Bolivie illustre le cultes auxquelles sont confronté jeunes. Actuellement, même pour critre dans une école d'El Alto, qui n d'un quartier huppé, ils se trc pointés du doigt par les parents d qui ne souhaitent pas avoir d'enfan rues dans les classes. La discrimi qu'ils subissent est donc double. part, en tant qu'Aymaras, ils subiss mépris des élites mérités. D'autre part un rejet entre les Indiens eux-m entre ceux qui aspirent à s'élever sc ment et les laissés-pour-compte.

## Le film se conclut sur l'émergence des mouvements sociaux qui ont vu Evo Morales au pouvoir...

— Comme je le disais, l'espoir d'un meilleur guide ce film. Personnel ne bolise cet espoir mieux qu'Evo. Mc Les circonstances ont voulu que le nage se termine au moment où le caliste aymara s'est vu propulsé at de présidentielle crédible. Maint qu'il gouverne le pays, les paysans i paagneront pas s'il tombe dans les t de ses prédécesseurs. Car ils estimer



14 juin 2006

## Quiero vivir



Le titre, en forme de manifeste volontariste (« je veux vivre »), exprime la démarche à l'origine de ce documentaire sur les enfants des rues en Bolivie. Adepte du concept de « résilience » de Boris Cyrulnik, la jeune réalisatrice défend l'idée qu'un enfant meurtri par la vie peut se reconstruire au contact d'individus bien intentionnés. Démonstration avec une douzaine d'adolescents de La Paz, recueillis par l'ONG Enda Bolivie, qui témoignent, avec intelligence et lucidité, des conditions de vie dans le pays le plus pauvre d'Amérique du Sud. Exempt de misérabilisme, ce film a été tourné juste avant l'élection d'Evo Morales, premier président indien de la Bolivie et nouvel espoir pour les nombreuses victimes de la politique ultralibérale de son prédécesseur.

**Jérémie Couston**



14 juin 2006



## **QUIERO VIVIR**

*de Muriel Brener*

Pendant quatre mois, de février à juin 2003, Muriel Brener a suivi des ados des rues d'El Alto – l'un des plus grands bidonvilles du monde. Aujourd'hui en pleine reconstruction dans une ONG, l'Enda Bolivie, qui leur offre gîte, couvert et activités professionnelles, la plupart sont orphelins. Pendant des années, ils ont vécu de rien, sans toit, petits cireurs soumis à la tentation de l'alcool et de la drogue. A Enda Bolivie, ils tentent de retrouver leurs marques. Hasard du tournage, « Quiero vivir » a été réalisé pendant les émeutes qui ont fini par déboucher sur l'élection d'Evo Morales, premier président indien de Bolivie. Ce contexte politique, plein d'espoir pour ces jeunes qui ont longtemps cru leur vie finie avant qu'elle ne commence, rend ce documentaire d'autant plus émouvant.

**Marie-Elisabeth Rouchy** *Source : TéléCinéObs*





# Supplément livre d'ETAT D'URGENCE bouquins, idées, voire pire

Qui sommes-nous?  
Où nous trouver?  
Archives  
S'abonner  
Liens

ETAT D'URGENCE est distribué dans un grand nombre de kiosques parisiens. Pour soutenir le journal, l'imprimer et le diffuser ou simplement vous le procurer si vous n'habitez pas Paris, acheter le en ligne dès le samedi soir au format PDF pour 1 € sur le site [www.etatdurgence.org](http://www.etatdurgence.org)

numéro 6 :

Accueil -> Le bateau ivre -> numéro 6

ETAT D'URGENCE  
Dernier numéro

NUMERO 6



## les oubliés veulent vivre

- les oubliés veulent vivre
- les protagonistes de Quiero vivir
- de la libération à l'aliénation...
- la vérité

### documentaire sur les enfants de rue à El Alto



Le prochain 14 juin doit sortir, au cinéma Le Latina, un film documentaire, Quiero vivir, sur la vie des enfants de rue à El Alto, la ville la plus jeune et la plus pauvre de Bolivie. Sans tomber dans la sensiblerie, le misérabilisme ou le paternalisme - typiques lorsqu'il s'agit d'aborder un sujet pareil. Muriel Brener raconte une histoire en sui-vant des personnages qui luttent à contre-courant pour pouvoir assumer leurs vies. En toile de fond historique, les événements connus comme Février Noir, début des révoltes populaires qui porteront Evo Morales au pouvoir.

Dans une scène, à la moitié du film Quiero vivir, un orateur de rue explique comment la rage monte, comme la bière, chez l'homme. Il n'y a pas de travail, il n'y a qu'exclusion, discrimination contre les pauvres, et aucune opportunité pour les jeunes... Tout ça, dit l'orateur, monte et monte et à un moment donné, ça explose. C'est pour ça, dit-il, que les jeunes sortent dans les rues, pour incendier et tout casser.

Cette explication, qui peut aussi bien s'appliquer à la rage des jeunes des banlieues françaises, parle des habitants d'une autre banlieue, sous d'autres latitudes. On parle là des jeunes d'El Alto qui, en 2003, ont assiégré La Paz, brûlé tout ce qu'ils pouvaient, et changé le cours de l'histoire de leur pays.

Actuellement, on entend beaucoup parler du haut degré d'organisation et de politisation des habitants d'El Alto (et des autres régions de Bolivie), sans que personne n'arrive à en donner une explication satisfaisante. Muriel Brener, dans ce documentaire, trouve quelques réponses dans les voix d'un groupe d'enfants de rue, qui ont accepté de raconter leurs

- le « Monopoleur », roi de la presse
- « les inégalités et la pauvreté ont progressé en France »
- l'illusion et les menaces
- Marc Emery, menacé d'extradition aux USA
- la nationalisation de la terre
- l'Oréal relaxé au pays du nouvel apartheid
- affaire « Vos papiers »
- acharnement judiciaire
- lepénisation des esprits ou démagogie électorale ?

LES ANCIENS N°

numéro 2  
numéro 4/5

Rechercher

MAILING LIST

email



vies.

### **Historie d'un tournage**

Muriel Brener est arrivée en Bolivie par le hasard qui l'a mise en contact avec l'association ENDA, qui a une antenne en Bolivie et développe des projets de coopération dans diverses régions du pays, dont les foyers pour enfants abandonnés Minka y Kantuta, à El Alto. C'est là qu'elle arrive, en septembre 2002, avec une caméra - parlant un espagnol très rudimentaire -, pour travailler avec ces enfants de rue, avec l'idée de faire un documentaire qui puisse d'une manière ou d'une autre les aider à sortir de leur situation.

« Comme petite fille de déportés, je suis arrivée croyant avoir une idée de ce qu'est la douleur. Mais une fois là-bas, j'ai compris que je ne savais rien. Du coup, j'ai eu l'impression que tout ce que je pourrais faire ne servirait à rien ». Pendant des jours, elle consacrera son temps à causer avec les gamins des rues, pour les approcher. Rapidement, elle leur présente son projet. Mais l'idée de que ce projet finalement ne servirait à rien lui fait même, un instant, renoncer à son tournage. « Au bout de quelques jours, les plus grands me convoquent pour une réunion. Une quinzaine de gamins m'entourent et commencent à m'engueuler. Ils étaient simplement déçus. En fait, c'est eux qui m'obligeront à sortir la caméra pour commencer le tournage. L'un d'entre eux m'avait dit : « Écoute, personne ne s'intéresse jamais à nous entendre. Nous avons des choses à dire, et on va les dire, même si il n'y a pas plus d'une personne pour voir ce documentaire dans toute l'Europe ».

Ainsi commencera le tournage, et une relation de confiance absolue se nouera entre la réalisatrice et ce groupe d'enfants et adolescents boliviens. Ils lui ont donné carte blanche pour filmer ce qu'elle voulait, dans n'importe quelle situation : dans leurs fêtes, comme lorsqu'ils dorment, dans la rue. La documentaliste s'engageait de son côté à respecter ce qu'ils voudraient voir apparaître dans le documentaire. « La relation n'aura jamais été unilatérale. De même qu'ils m'ont raconté tout de leur vie, ensuite ils m'ont demandé de raconter la mienne et posé plein de questions. On ne voit pas ça dans le film parce que cela fait partie d'une autre histoire, mais à ce groupe de gamins et gamines j'aurai raconté des choses que personne ne sait de moi, même pas ma famille... »

Tout au long de ce documentaire, on assiste au témoignage de ces enfants qui survivent à des conditions de vie extrêmes. Abandons, violences, viols, alcoolisme, drogues, délinquance... tout un ensemble de misères qui marquent le quotidien de nombreux enfants dans diverses parties du monde.

### **L'heure des oubliés**

Impossible d'éviter le parallèle avec le célèbre film de Luis Buñuel *Los Olvidados*. En lui, Buñuel fait un portrait désincarné, sans aucun espoir, des enfants abandonnés dans des quartiers pauvres du Mexique. C'est une œuvre de fiction, même si l'auteur remarque d'entrée qu'elle est basée uniquement sur des faits de la vraie vie. Qui a vu le film de Buñuel se souvient peut-être qu'il raconte l'histoire d'un groupe de gamins plongés dans une extrême dégradation humaine et morale. L'amitié, la solidarité semblent un rêve inaccessible dans un monde où, pour survivre, il faut sacrifier sa voisine, son camarade.

La différence avec l'œuvre de Brener est évidente, mis à part que *Los Olvidados* est une œuvre de fiction et *Quiero vivir*, un documentaire (et si on veut bien mettre de côté aussi le fait qu'il s'agit d'un côté de l'œuvre d'un auteur consacré, et de l'autre de celle d'une quasi débutante). C'est le point de vue, la position, du réalisateur qui fait toute la différence.

Dans *Los Olvidados*, Buñuel préfère oublier que la vie n'est pas monocorde, qu'elle a des nuances, des plis. Sa narration mène sans détours à la dégradation totale de l'individu sous l'effet de l'extrême pauvreté. Brener a une démarche différente. Elle cherche dans les nuances et trouve ce que Buñuel avait choisi de négliger : l'espoir. Bien sûr, dans les deux cas, le point de vue est délibéré. Brener choisira des jeunes qui cherchent à prendre en mains leur destin, alors que chez Buñuel la misère est une fatalité.

### **El Alto debout !**

Il se trouve que Brener fera ce travail, à un moment très particulier de l'histoire de la Bolivie. Très peu de jours après son retour pour la deuxième partie de son tournage, auront lieu les événements désormais connus comme le Février noir. Après la création d'un impôt, que le gouvernement de Gonzalo Sanchez de Lozada (deux fois président de Bolivie) essaiera d'imposer sur le salaire des travailleurs, un mouvement populaire s'empêchera des rues pour exiger le retrait du décret présidentiel. Le



gouvernement répondra par un brutal massacre qui laissera une trentaine de morts et des centaines de blessés. Malgré la violence de ces journées, prologue d'un autre massacre encore plus dur, au mois d'octobre suivant, débutera là un processus qui mettra fin au gouvernement Sanchez de Lozada et qui permettra finalement l'ascension d'Evo Morales au pouvoir.

Ces événements ont une double signification dans le documentaire de Brener. D'un côté, on voit apparaître l'espoir pour cette majorité indigène, historiquement exclue, dont font partie les protagonistes du film. Et de plus, ce sera justement la ville d'El Alto, la ville des enfants de Quiero vivir, qui sera la protagoniste principale des révoltes de février et d'octobre 2003. Révoltes où la participation de la jeunesse aura été fondamentale, lorsqu'il s'agira de faire face aux à l'armée, aux massacreurs. « Jamais à genoux, El Alto debout ! » sera le cri avec lequel les « alteños » réussiront à vaincre les barrages militaires qui les enserraient, et descendre à La Paz, avec les mineurs, pour expulser le président Sanchez de Lozada, tout comme son successeur Carlos Mesa, un an et demi plus tard. Ce sera aussi la ville d'El Alto qui décidera de mettre fin, en janvier 2005, aux abus de son fournisseur d'eau privé, l'entreprise Suez-Lyonnaise des Eaux.

« À El Alto j'ai vu les gens se réveiller, s'organiser solidairement », explique la réali-satrice. La ville d'El Alto est « la quintessence de la misère et de la solidarité à la fois », dit elle, « là-bas on trouve la seule réponse possible à la mondialisation ». « Je pense aussi que ce qui passe en Bolivie n'a pas d'équivalent. Tout le monde regarde la Bolivie comme un pays petit et sans importance, mais je sais que ce sera la Bolivie qui changera la face du monde, surtout si les gens décident de suivre l'exemple que nous donne son peuple ». C'est justement lorsqu'on écoute ce que raconte ce groupe de gamins, leurs réflexions par rapport à leurs vies et à leur environnement, que l'on peut comprendre que ce que nous dit Brener n'est pas le produit de l'exaltation de quelqu'un qui serait tombé amoureux de son sujet. À ne pas rater, en salle jusqu'au 12 juillet.

*Sergio Cáceres*

Forum de l'article :

Ajouter un message :

De: Jovenes Persiguiende Sueños [contact@jopesu.org]  
Envoyé: mardi 3 octobre 2006 17:34  
à: Giltzarria  
Cc: mubren@free.fr; edithfavny@yahoo.com  
Objet: Re: Quiero vivir

>Monsieur,

Je vous remercie de votre mail que je transmets a Muriel Brener. Merci d'avoir pris le temps de partager vos Émotions avec nous.

Pour ma part, j'ai revu ce film pour la 5 Ème fois dans sa version d'É definitive et il n'en finit pas de me toucher, pour différentes raisons. J'aime ce film, il est honnête, respectueux, fort, intense, emprunt de douleur mais si plein d'amour et de vie, † l'image des enfants que j'ai connu l† bas et de sa réalisatrice

J'ai lu avec attention les pages de votre site internet. Votre démarche me semble très intéressante. J'ai particulièrement apprécié la dimension participative, Élément qui me semble indispensable a tout projet dit de développement

Lors de mon prochain séjour au Pays Basque, dont je suis originaire, je vous rencontrerai avec plaisir afin que nous puissions Échanger. Je pense rentrer † la fin de l'année.

En attendant nous pouvons rester en contact, et continuer † Échanger.

A bientôt

Edith Favoreu

Bonsoir,

>

> Je rentre ce soir dans mon petit village de l'intérieur du  
> Pays-Basque, Ému par les rires et les larmes de ces jeunes del Alto  
> que je viens de voir dans le documentaire de Muriel Brener, mais aussi  
> regonflÉ par l'Énergie et l'espoir que soulève malgré tout son  
> témoignage. J'aurais voulu le faire de vive voix et vous dire  
> simplement merci.

>

> A un niveau beaucoup plus modeste, j'ai essayé moi aussi de créer ma  
> propre association pour soutenir un projet de scolarisation en  
> Amérique Latine, en Bolivie notamment: (Si vous avez 2 mn, vous  
> pourrez la consulter † l'adresse suivante : [www.asso-giltzarria.com](http://www.asso-giltzarria.com) .  
> J'attends vos remarques, vos conseils, et même vos Éventuelles  
> critiques car je sais qu'elles seront forcément constructives et  
> justifiées par une expérience dont je ne peux me prÉvaluer).

>

> En tout cas, le film réalisé par Muriel Brener m'aura véritablement  
> transportÉ durant 80 mn: J'aurais tant voulu réconforter ce jeune  
> garçon qui, la gorge serrée, constatait dans un sanglot sa solitude;  
> J'aurai tant voulu essuyer de ma main les larmes de cette mère-enfant  
> qui se disait presque de trop pour sa famille, et aussi partager une  
> partie de foot ou encore quelques chansons avec les enfants d'Enda. Je  
> jurerais pourtant y avoir ÉtÉ...:la magie de la réalisation, ou la  
> sincÉritÉ des sentiments...sans doute un peu des deux! Merci encore †  
> Muriel Brener, † Edith Kolo Favoreu pour leur participation † la  
> projection de ce soir.

>

>

> Je me bats moi aussi pour récolter des fonds pour ma petite assoc,  
> mais votre projet associatif m'intéresse Également dans ce qu'il a de  
> constructif et de concret. Alors † un de ces jours peut-être...!

>

> Jean-Marc Boucon  
> Association Giltzarria

>



>  
> ' La sociÉTÈ doit avoir pour base constituante une ÈgalitÈ absolue de  
> droit et une rÈgle de justice qui ne s'incline jamais devant la  
> naissance ou la fortune, mais toujours en faveur de la vertu et du  
> mÈrite <sup>a</sup>.  
>  
> Simon Bolivar  
>

--

No virus found in this incoming message.

Checked by AVG Free Edition.

Version: 7.1.407 / Virus Database: 268.12.10/459 - Release Date: 29/09/2006

Un film à faire connaître  
Quiero vivir !

La réalisatrice **Muriel BRENER** présente son film récent sur la Bolivie "**QUIERO VIVIR !**" ("Je veux vivre !", [voir appréciation au moment de la sortie de ce film de qualité, sélectionné dans plusieurs Festivals mais très peu diffusé en France](#)) dans plusieurs lycées, à l'initiative de collègues, la plupart de temps professeurs d'espagnol ou d'histoire-géographie. Elle le présente aussi le

**Jeudi 18 janvier, à 20h30 au cinéma Ariel à Mont St-Aignan** (76- Tél : 02 35 15 25 99) dans le cadre de la sélection des films en compétition du 12ème Festival International du Film de Rouen "Regards sur le cinéma du sud" ([détails de programmation](#))

Le film de Muriel BRENER, sorti en juin 2006, témoigne par des histoires intimes, mises en contexte, des années qui ont précédé ce moment unique dans l'Histoire de la Bolivie, l'élection d'Evo Morales, premier Président indien de ce pays. Il contribue à une meilleure compréhension des conditions ayant conduit à ce tournant qui renforce les évolutions allant aussi dans le sens de l'indépendance, des droits et de la dignité des peuples, d'une plus grande justice sociale, dans de nombreux autres pays du continent sud-américain qui fut longtemps la chasse gardée de grandes sociétés nord-américaines n'hésitant pas, avec le soutien du gouvernement des USA, à fomenter coups-d'Etat et dictatures sanglantes lorsque les peuples voulaient prendre en main leur avenir...

*"J'ai choisi de me centrer sur des jeunes et non pas des adultes en difficulté pour la part d'enfance qui est en moi, parce que l'enfance malheureuse est pour moi ce qu'il y a de plus insoutenable. J'ai choisi de partir en Bolivie parce que ce pays d'Amérique latine recèle une population parmi les plus défavorisées du monde, qu'il est le seul dont la population est à 70% indienne et que peu de gens s'en soucient, il n'est « pas à la mode » et a pourtant, évidemment une histoire riche et passionnante. J'ai choisi d'être là à un moment où les choses peuvent s'arranger. C'est-à-dire lorsque s'offre à eux la possibilité de s'en sortir."*

C'est à travers le regard des enfants des rues que Muriel BRENER a suivi durant plusieurs mois en 2003-2004, à un moment particulier de leur vie, alors qu'une institution travaillait à leur offrir les moyens de se reconstruire, en particulier de reconquérir une estime et une confiance en soi, que Muriel Brener produit des témoignages sur la misère qui nous parlent simultanément de toutes les misères... En choisissant de filmer et donner la parole à certains de ces jeunes qui ont eu la capacité et la chance de sortir des situations les plus graves, elle propose à travers leurs actes et leur résistance, sans masquer les difficultés, une vision optimiste de l'avenir...

La grande qualité de ce film tourné en Bolivie dans des conditions pas faciles, sa générosité, le respect des jeunes dont il recueille la parole, et l'expression publique de Muriel Brener, jeune réalisatrice dont c'est le premier long métrage, en particulier sur la portée universelle de la bataille pour les droits des jeunes et des pauvres en Bolivie, mérite notre soutien.

*Philippe Laville*

Pour commander ou faire commander ce film pour des projections en lycée, ou dans une salle de cinéma équipée d'un lecteur de DVD et d'un vidéo-projecteur (il n'existe qu'en copie numérique) contacter le distributeur :

demander Fanny chez - **Floris Films** 26 rue de l'Etoile F-75017 Paris  
tél : 01 40 68 99 20 fax : 01 40 68 99 08

Pour en savoir plus : [site du film : http://quierovivir.free.fr](http://quierovivir.free.fr)



film documentaire de Muriel Brener  
Quiero vivir  
au cinéma Le Latina - Paris



Instruire... Est-ce toujours sensibiliser, éveiller les consciences, donner du sens aux médias, donner une voix aux oubliés de l'histoire... et donner à voir ? C'est en tous cas, à sa façon, ce que fait Muriel Brener, comédienne de formation qui a vu un morceau de Bolivie peu touristique et peu montré, et qui a joué cette fois-ci à faire jaillir la parole des enfants des rues de El Alto.



Elle donne à voir une réalité cruelle et sans pouvoir. De retour à Paris, elle se bat pour diffuser son film qui mérite d'être salué pour sa force et sa grandeur d'âme. Elle a laissé les enfants s'exprimer et ils apparaissent comme disait Shakespeare "faits de la même matière que les rêves"... plongés dans un cauchemar dont Evo Morales représente peut être l'espoir mais qui ne suffit pas pour vivre.

Sans prétention, elle leur laisse la parole en chansons parfois et leur partition est poignante. Elle a su choisir les séquences et les extraits sonores pour interpréter la complexité du malheur, la complexe félicité du hasard, la fragilité du monde des sans voix.

Allez voir et faites voir *Quiero vivir* au Latina [1] jusqu'au 26 septembre et du 11 au 24 octobre 2006.

*Lise Bergeron*

## Critiques Spectateurs

[►Ecrivez votre critique !](#)

laulem - le 15/06/2006

Membre depuis 209 jours

15 critiques postées

Le film de Muriel Brener parle avec justesse d'une situation injuste, celle d'Hugo, de Delia, de Gustavo et Ronald et de tous les autres. De jeunes boliviens accueillis par l'ONG Enda après avoir vécu dans la rue. C'est à El Alto, une gigantesque ville d'un million d'habitants, tout près de La Paz la capitale, qu'ils vivent et racontent leur quotidien, leur histoire et qu'ils nous expliquent, avec une lucidité et une intelligence impressionnante, pourquoi leur pays, la Bolivie, pourtant si riche intrinsèquement, crée autant de misère. Avec une tendresse manifeste et une délicatesse rare, la réalisatrice a su gagner leur confiance pour leur faire dire des choses difficiles. Le film est aussi joyeux, on voit ces jeunes rires, s'amuser, s'aider les uns les autres et nous on pleure et on rit et on se demande ce qu'on peut faire pour eux, pour eux tous car comme le rappelle le film à la fin, ils sont des millions d'enfants à travers le monde à vivre dans la rue. A noter qu'une association venant en aide à certains de ces jeunes boliviens a vu le jour en France Jovenes Persiguiendo Sueños, pour plus d'infos : [www.jopesu.org](http://www.jopesu.org). Allez voir ce film, vous vous sentirez mieux après !





Muriel Brenner a passé quatre mois dans l'un des plus grands bidonvilles du monde en Bolivie

## CINÉMA MUIREL BRENER CE SOIR A MONT-SAINT-AIGNAN

# Quiero vivir !

Faute de rôle à sa taille, Muriel Bruner, passionnée par l'humanitaire et la psychanalyse, a pris la caméra sur son épaule pour tourner des documentaires. Premier projet : l'Éthiopie.

Pour écrire son scénario, elle se réfugie dans une ONG de son quartier. Là, son regard se porte vers la Bolivie, un des pays les plus pauvres du monde. « Il recèle tout ce qui me touche : le problème des minorités même si la Bolivie est constituée de plus de 67 % d'Indiens — pourtant on les considère comme telles —, l'enfance maltraitée... Quand je suis allée la-bas, j'ai senti que le pays allait bouger. C'était juste avant l'élection d'Evo Morales. Pendant mes deux séjours, je l'ai vu grandir ». La cinéaste part alors avec

deux des membres de Enda, l'association humanitaire, et sa caméra. Au bout de quelques jours, elle a voulu replier bagages à toute vitesse. « Les conditions de vie des gens sont terribles. Les jeunes vivent dans la rue. Toutes les filles ont été violées, la plupart des garçons aussi. Ils sont tapés à la colle. J'ai alors trouvé mon idée obscure ».

### Pas de misérabilisme

Elle reviendra sur sa décision. « J'ai souhaité donner la parole aux jeunes, avoir leurs points de vue sur de nombreux sujets ». Muriel Brenner noue des contacts avec les jeunes. « Au début, j'ai passé beaucoup de tests. Ils m'ont posé des lapins. Il y a eu des contacts physiques. Alors, j'ai cessé d'aller vers eux. Au bout de dix jours, ce sont eux qui sont venus vers moi, me demandant pourquoije n'en avais

pas encore tourné ».

Le travail commence alors. Muriel Brenner s'immerse dans la vie de l'ONG, aide les membres de l'association et suit plus particulièrement quatre enfants de 12 à 20 ans. Là, pas de misérabilisme. *Quiero vivir* (je veux vivre), sorti en juin dernier, reste un message d'espoir : « Ces jeunes ont des projets. Ils veulent suivre des formations, des études. Ils ont envie de bouger pour retrouver leur famille. Ils ont une force immense. Quand ils se réveillent, ils chantent des chansons d'amour, ils dansent. Chez tous, il y a un part juvénile et une part qui a grandi trop vite ».

Aujourd'hui, Muriel Brenner est loin de ces enfants qui lui manquent. Mais elle ne reste pas les bras croisés. Elle a gardé des liens et a monté une

association, *Jovenes persiguiendo sueños*, qui s'occupe des plus de 18 ans. « Nous leur apportons un soutien moral et physique et des aides financières pour leur formation. Il n'y a pas de forme de paternalisme. Tout se décide de manière collégiale. Lorsqu'une personne part vient à s'en sortir, elle parraine un enfant. Cela crée une chaîne de solidarité ».

Ce soir, Muriel Brenner présente son film et son action à l'Ariël dans le cadre du festival Regards sur le cinéma du Sud (voir également Aujourd'hui). Une femme pleine d'énergie et de ténacité.

M.B.

● « *Quiero vivir* » à 20 h 30 à l'Ariël, place Colbert. Tarif : 6 € (20 € pour un passeport de cinq places).  
Tél. 02.32.76.12.75.



# Saint-Symphorien-sur-Coise

Un autre regard ciné

## « Quiero vivir » : le coup de coeur



**« Un autre regard ciné » avait annoncé pour sa séance de rentrée, ce mardi 17 octobre, un documentaire sur la condition des enfants des rues de La Paz, en Bolivie. Il fallait y être, ce qu'une centaine de spectateurs avaient bien compris.**

**D**ocumentaire ? Nous dirions plutôt « film de cœur » tant la réalisatrice, Muriel Brener, a mis de sensibilité et d'humanité dans l'approche de son sujet. Point de pathos toutefois : ce qui a surtout inté-

ressé Brener, c'est moins le malheur de ces enfants que leur capacité à affronter leur condition de mal-nés, de déshérités.

Film de cœur, film de courage aussi : bien sûr le courage de Hugo, Delia ou Gustavo qui refusent de désespérer et répondent aux mains tendues par les associations qui, telle Enda Bolivie, souhaitent leur venir en aide. Courage également de Muriel Brener pour qui son sujet est devenu une affaire personnelle. Et c'est en ce sens qu'elle était présente, ce mardi au foyer-cinéma de Saint-Symphorien, bien plus pour défendre la cause de ces jeunes que son documentaire. Le débat qui suit chacune des séances d'« Un autre regard ciné » fut ce soir-là particulièrement chaleureux.

Une première projection ayant auparavant eu lieu pour un public scolaire du lycée Champagnat, ce n'est pas en vain que la réalisatrice avait pris son bâton de pèlerin pour venir de Paris à Saint-Symphorien, et il convient de souhaiter tout le succès qu'elle mérite à sa réalisation.

Prochain rendez-vous au foyer-cinéma dans la même formule : le mardi 21 novembre autour du film « L'homme de sa vie », sur le thème de l'homosexualité.

G.S.

Actualité du cinéma

Présentation :

Catherine Ruelle

Réalisation :

Jean-Frédéric Etienne

## Quiero vivir, un film de Muriel Brenner

Présenté dans le cadre du festival «Songes d'une nuit DV», organisé par Altermédia du 8 au 18 juin à Paris et à Saint Denis, *Quiero vivir* est le premier long métrage d'une comédienne passée à la réalisation : Muriel Brenner.

Petit bout de femme étonnant, à la fois fragile et complètement déterminée, le regard vif sous une cascade de cheveux noirs corbeau, **Muriel Brenner** porte depuis quatre ans ce premier long métrage consacré aux enfants des rues d'El Alto en Bolivie. El alto, 4100 mètres d'altitude, un million d'habitants, un des plus grands bidonvilles du monde, des enfants des rues, des enfants perdus ! Pour leur venir en aide, des ong, comme l' ENDA, qui a ouvert les portes de ses centres à la réalisatrice française.

Après plusieurs voyages et des séjours de longue durée, *Quiero vivir* (je veux vivre) nous offre des rencontres magnifiques avec des adolescents en manque d'amour et de liens familiaux, livrés à eux-mêmes et pourtant déterminés à s'en sortir.

Une belle leçon de courage, et un film fort et émouvant

[1ère diffusion : 11/06/200

## Compte-rendu de film pour H et L

Nicole Savy

*Quiero vivir !(Je veux vivre)*

Film documentaire, 2006

VO sous-titré

80 mn

Réalisation et production : Muriel Brener

Site du film : [www.quierovivir.free.fr](http://www.quierovivir.free.fr)

"J'ai choisi de me centrer sur des jeunes et non pas des adultes en difficulté pour la part d'enfance qui est en moi, parce que l'enfance malheureuse est pour moi ce qu'il y a de plus insoutenable. J'ai choisi de partir en Bolivie parce que ce pays d'Amérique latine recèle une population parmi les plus défavorisées du monde, qu'il est le seul dont la population est à 70% indienne et que peu de gens s'en soucient, il n'est « pas à la mode » et a pourtant, évidemment une histoire riche et passionnante. J'ai choisi d'être là à un moment où les choses peuvent s'arranger. C'est-à-dire lorsque s'offre à eux la possibilité de s'en sortir."

Le moment, ce sont les mois qui précèdent l'élection d'Evo Morales, le premier président indien de l'histoire de la Bolivie. Muriel Brener a suivi pendant plusieurs mois des enfants des rues, pris en charge par une institution qui les aide à échapper à l'alcool, à la drogue, aux viols et à reprendre un travail ou des études. De la maison des garçons à la maison des filles, la parole est presque exclusivement aux enfants, qu'elle a mis en confiance et réussi à faire parler. Certains d'entre eux sont très lucides sur le processus de la misère qui chasse les mineurs de la mine et les paysans des campagnes pour les envoyer grossir le prolétariat urbain de La Paz et d'El Alto, où ils se retrouvent aussi pauvres et où les familles se défont faute de travail et d'argent, jetant les enfants à la rue. La rue est cruelle, et vite mortelle. Les enfants emploient très souvent le mot « discriminations » : envers les paysans, les Indiens, les pauvres. Ils disent leur honte d'être reconnus en train de cirer des chaussures, leur peur d'être enlevés et vendus, leur tristesse de ne pas avoir de mère, leur sentiment de ne compter pour rien, d'être les déchets d'une société où ils fouillent dans les poubelles pour trouver ce qu'ils ne pensaient jamais devoir manger. Ils rêvent d'aller au collège, au lycée, de se soigner, mais tout coûte trop cher, de vivre dans un monde intègre. Ils retrouvent l'espoir. Ils travaillent, ils chantent, ils jouent au foot, Delia ne zone plus, ne boit plus, elle s'occupe de son bébé né d'un viol, Gustavo se bat pour retrouver et récupérer son petit frère maltraité par leur père.

Ce film témoigne d'une grande humanité et d'une grande générosité. Il parle d'espoir et de dignité. Mais c'est aussi un film politique : « Avec faim, misère et chômage, ce n'est pas une démocratie », clament les banderoles des manifestants dans les rues de La Paz. On ne saurait mieux dire le lien entre les droits économiques et sociaux et les droits civiques et politiques. Sans compter le droit à l'éducation dont l'effectivité conditionne l'avenir de tout un peuple. Mais le drame des enfants des rues ne concerne pas que la Bolivie : il y en a des millions partout dans le monde.

On s'étonnera modérément d'apprendre que ce film remarquable n'a pratiquement pas eu droit aux circuits de diffusion commerciaux, malgré le bon accueil de la critique. Projeté par la section de Conflans en présence de la réalisatrice, il a suscité des débats passionnés. À vous de jouer !



## QUIERO VIVIR

Documentaire socio-politique , adultes / ados, de Muriel BRENER.

France 80 minutes.

Image et son : Muriel Brener

Montage : Patrick Zouzout ; Mixage : Jean-Christophe Caron ; Etalonnage : Philippe Chesveau ;

Musique originale : Kolo ;

Production : Muriel Brener ;

Producteurs délégués : Muriel Brener

© Muriel Brener, 2006. Visa : 114945.

---

**A travers les portraits de jeunes des rues de La Paz heureusement pris en charge par l'O.N.G. « ENDA », une peinture de la Bolivie avant l'élection d' Evo Morales. Un documentaire certes « classique », mais sensible, subtil, fort et toujours captivant. L'intelligence du cœur...**

« C'est quoi la Bolivie ? » demandait « the Kid » à « Butch Cassidy » : ce court passage du film de George Roy Hill ouvre, avec humour, *Quiero Vivir*. En 2002, la Bolivie c'est notamment « El Alto », le haut quartier de La Paz (altitude : 4100 mètres) : à peine Newman et Redford ont-ils quitté l'écran, que sort de la pénombre le visage défiguré de Juan Carlos, trente ans, détruit, errant, qui remercie Dieu d'être encore en vie. Dès cette séquence, on sait ce que la caméra de Muriel Brener sera : aiguë, sans complaisance, chaleureuse et pudique. Sa démarche est simple : à partir de portraits de plusieurs enfants des rues, perdus, chassés, battus, vendus ou violés parfois, esquisser celui d'une Bolivie ravagée par la pauvreté et l'injustice. « Le gouvernement demande des aides au nom des pauvres, mais l'aide ne va pas aux pauvres » déclare, sans haine mais déterminée, une femme indienne. « El Alto », gigantesque bidonville que Muriel Brener montre remarquablement, est surtout peuplé d'indiens, les principales victimes des discriminations.

Auparavant, on a découvert des gamins cagoulés, plus ou moins cireurs de chaussures, désarmés face à la caméra. Puis Hugo, 24 ans, et avec lui le foyer tenu à bout de bras par l'association ENDA, qui l'accueille lorsqu'il zonait âgé de 13 ans. Il a son bac, va faire des études, mais il se bat avec détermination pour aider ceux qui connaissent le sort qui fut le sien naguère, et pour que les choses changent : Hugo est un révolutionnaire. Souriant. Le centre d'accueil offre de multiples activités. Muriel Brener est parvenue à libérer la parole de Juan Javier, 16 ans, abandonné à sa naissance par sa toute jeune mère, mis au travail à 11 ans par sa tante, maintenant à l'atelier boulangerie. Plus difficile sera la confession de Delia, 16 ans, concentrée sur la confection de bracelets pour éviter de se souvenir : la rue, l'alcool, la drogue, le viol dont elle fut victime, et l'enfant qu'elle attend... Lorsque la cinéaste la retrouve plus tard, le bébé est né, et Delia a rejoint sa mère mourante.

Il faudrait aussi parler de Gustavo qui rêve de retrouver son petit frère, de la jeune Vania et sa peluche, qui ne peut raconter ce qui lui est arrivé dans la rue et qu' Hugo aide à tenir. Ce qui frappe dans tous ces témoignages, c'est leur calme. Pas de cris chez ces tout jeunes gens: une révolte déterminée et souvent raisonnée. « Dans une société où l'on vit 70 ou 80 ans, que peuvent des jeunes qui pensent à 12 ans que leur vie est déjà foutue ? Ils se sentent si peu de choses ». C'est Juan Carlos qui dit cela, vers le milieu du film... On n'oubliera pas non plus l'école mobile habilement bricolée avec les moyens du bord, et la grande manifestation de 2003 à laquelle participe Hugo. C'était quelques mois avant la victoire électorale d'Evo Morales, premier président indien de la Bolivie. On ne sait encore qui il est vraiment ni ce qu'il fera. Mais qui verra ce documentaire subtil comprendra la complexité de la tâche de quiconque veut donner à tout Bolivien bien-être et dignité .

Christian Berger.